

Les trois gars si adroits

H. POURRAT, Trésor des contes, I, 171-175.

Il y avait une fois un homme, menuisier de son métier, si adroit qu'il aurait fait des yeux à un chat. Il avait pourtant un regret: celui de n'avoir pas roulé la France, canne en main et portant les couleurs au temps de sa jeunesse. « On veut bien dire que ce que je fais semble travaillé proprement. Moi, je sais que si j'avais appris des maîtres, j'aurais fait encore autre chose! »

Mais il n'était jamais sorti de son pays. Les soirs, de sa porte, en fumant une pipette de tabac, il regardait la route et son ruban de queue. Elle descendait vers toute la France, par là-bas: vers des villages en étages au flanc d'un puy, avec quelque clocher carré, bien montant sur le tout, vers des buttes et des bourgs au lointain, brillants comme ce qu'on voit dans un verre d'eau, des découverts d'espace si bleuissants et si riants au bord du monde. Il pensait à tout ce que savent les hommes sur la terre, à ceux qui ont les secrets et le tour de main, appris d'un fin droit maître, ou bien trouvé à force d'être dessus, par quelque coup du sort. Et il se disait une fois de plus que c'est dommage, quand on est jeune, qu'il n'y a qu'à marcher, qu'il n'y a qu'à vouloir, de n'être pas allé apprendre tout ce que le grand monde bleu peut vous apprendre.

Ce menuisier, donc, avait trois garçons. Quand il les vit en âge:

« Celui, leur dit-il, qui sait un métier jusqu'en ses astuces, celui qui fait son ouvrage en chantant, aussi bien fait que le ferait le plus maître des maîtres, celui-là, c'est un homme. Garçons, vous allez partir sur les routes de France. Vous reviendrez dans sept ans, jour pour jour. A celui qui sera le plus adroit de ses mains, je donne la maison! Voilà qui est dit!»

Or, c'était une maison avec treille sur la façade, et toutes les aisances : un jardin, une vigne, des pêchers sur la vigne, au coin de la terrasse, et tout ce point de vue! Rien qu'à la voir, cette maison, au haut du bourg, on sentait qu'il y avait grand gout a vivre la, travaillant à la joie du cœur

Les trois garçons font leur baluchon, bouclent leurs guêtres. Puis ils embrassent père et mère et ils enfilent la grand'route.

Mois à mois, 7 sept ans ont passé. Le père tous les soirs y songeait, accoté au montant de la porte. Il regardait le monde devant lui : les bourgs en grains de sel la ribambelle des collines, en allée vers l'espace, et tout ce bleu au loin ouvert au loin perdu. Il songeait aux compagnons lointainement. dans les ateliers, au bord des routes, au fond des rues; aux choses incroyables que peuvent faire les maîtres, par engin, par adresse. C'est beau, l'esprit qui trouve les procédés et qui les met en œuvre. Ses garçons, lorsqu'ils reviendraient auraient-ils ces mains si adroites que c'est comme si, d'elles-mêmes, elles avaient l'idée? Ou bien, quoi, ne seraient-ils que des malagauches? De ces bousillards auxquels il faut plus de trois coups de marteau pour enfoncer un clou?

Un soir de juillet, sept ans jour pour jour après leur départ, les trois garçons revinrent. Tous trois ensemble. L'un était maître d'armes, l'autre était maréchal, et l'autre cuisinier.

« Alors, garçons, il faut donc faire voir ce que vous savez faire! Et rappelez-vous-le: la maison va au plus adroit.

- Bien sûr, mes frères le sont devenus plus que moi, dit gentiment le cuisinier.

- Nous le saurons en goûtant ta cuisine, dit le père. Pour fêter le retour, si nous faisons une omelette aux chanterelles?

- Aux chanterelles, reprit le cuisinier. Bon! Je vais en cueillir dans le bois de la côte.

- Nous allons avec toi, disent les deux autres. » Et le père n'entendait guère les lâcher, ce soir-là.

Ils n'avaient pas, tous quatre, traversé la vigne, qu'ils voient arriver un orage. Et du mauvais côté; les châteaux de nuages grossissaient, les gris tout par-dessus les blancs; on entendait le tonnerre rouler ses tombereaux. Puis un autre roulement qui fait frémir : celui de la grêle.

Adieu paniers! Vendanges sont faites!

Mais au premier grêlon qui claque, le maître d'armes saute sur un échelas oublié en un coin, et cette rapière de bois en main, de s'escrimer contre ce qui tombait. L'échelas tournoie, tourbillonne, coup de taille sur coup de taille, et moulinet sur moulinet. Le gars bondit, se lance, et de droite et de gauche, sa latte vole partout. Il fait ce que les gens de sa partie appellent la rose couverte : il fait le soleil d'artifice ... Son père, ses frères, il les couvre comme d'un toit. La vigne même de son père, il sait la couvrir toute. Il n'y en avait pas des arpents. Mais ces grêlons, aussi, qui s'abattaient en nappe, l'un n'attendant pas l'autre! ... Quelle mitraille! Et lui, pourtant, de sa furieuse latte, l'arrête entière au vol. Tout en fumait.

L'orage passe. Il s'éloigne, et s'accoise. Pas une grappe n'est touchée, pas une feuille.

« Pour du travail, dit le père, ébahi, c'est du travail! La maison, je crois bien qu'elle sera pour toi.

- Il faut voir mes frères à l'ouvrage », répond le maître d'armes, en renfonçant le bouffant de sa chemise en sa culotte.

Sur ce propos, comme ils gagnaient la route, ils entendent venir au galop un cavalier.

« Le pied de devant de son cheval est déferré », dit le maréchal, prêtant l'oreille.

Il entre chez le forgeron, au bas de la montée, prend un fer, le met à rougir. Et lorsque le cheval arrive, tout grand train, lui, de la porte, il lance le fer, comme au vol. Ce fer s'applique au sabot du cheval, si parfaitement que rien plus.

La bête n'eut pas même à ralentir sa course ...

Le père, émerveillé, bien autant que tantôt devant le maître d'armes, n'en croyait pas ses yeux.

Ils vont jusqu'au taillis, cueillent les chanterelles sous les touffes de chêne. Ils reviennent. Le cuisinier prend dans l'appentis, au creux du nid de paille, les œufs du jour.

« Laissez, ma mère : cette omelette, ça me regarde. Pour qu'elle soit bonne, explique-t-il, rompant une aile de genêt sur son genou, il faut la faire sur un feu de genêt. Sa flamme saisit mieux l'omelette, la laisse en dedans plus baveuse; et sa fumée lui donne juste le goût qu'on aime. Mon père, sans vous commander, prenez le plat, et mettez-vous devant la porte.»

Le père prend le plat, se poste à deux pas du seuil.

La poêle était installée sur sa servante au milieu de la flamme. L'omelette frillait. Lorsqu'il la voit à point, le cuisinier tape seulement sur la queue de la poêle. L'omelette saute en l'air, part par la cheminée. Tout en parlant, le cuisinier va à la porte, prend le plat des mains de son père, sans même regarder, le tend, et l'omelette, bien retournée, au même instant exactement s'y claque ...

Le gars avait bien fait de venir prendre le plat. Le père, dans son saisissement, l'eût laissé choir ...

D'émerveillement, de joie, les larmes lui tombaient dans la moustache, grosses comme des groseilles blanches.

« Garçons, mes garçons, c'est à vous trois que va la maison!

Qui pourrait choisir entre vous? » Et, de fait... Dites?

La maison resta bien commun. Ils habitèrent ensemble.

De leurs métiers, ils n'allaient pas se faire concurrence. Chacun des trois chantait l'adresse de ses frères, et si on lui parlait de lui, haussait l'épaule. Ainsi passèrent-ils leur âge, en pleine entente. Leurs femmes même, - miracle! - s'accordèrent. Et comme ils vivaient sur un pied d'amitié, de fierté et de contentement, en dépit des envieux, ils vécurent jusqu'à leur mort.